

La forêt

Il était remonté une fois encore au chalet pour redescendre aussitôt contre le nord-est de la montagne, là où l'on plonge le plus dans la forêt profonde après que l'on ait délaissé les petites clairières qui se suivent toutes les unes après les autres.

Un grand vent passait au-dessus des arbres. On entendait ce bruit presque sinistre ce jour-là, parce qu'en même temps il emportait les feuilles mortes, à profusion, dépouillait les feuillus, annonçait d'autres saisons où l'on ne pense plus à remonter ici. Il serait temps bientôt, se pensa-t-il, de fermer le chalet pour ne plus revenir qu'une fois la neige venue. On abandonnerait cette pâture, et ce serait très exactement comme si elle n'avait jamais existé. Parce qu'en bas, avec d'autres occupations, on oublie tout, et qu'au final on le ferait même avec sa propre vie.

La forêt, ce monde fabuleux, tour à tour gai et triste, selon les saisons, selon les courants, la lumière, le temps qu'il fait, cent critères déterminent les sentiments que tu vas en retirer. Il se prit à considérer qu'en fait elle était indifférente, cette forêt, que toujours l'on magnifie. Que tout ce qu'il croyait d'elle, n'était qu'illusion. Il pouvait faire le tour d'un arbre avec les deux bras, l'embrasser, celui-ci ne sentirait rien. Idem pour chaque élément de ce monde purement végétal où il n'y a aucune âme. Ça pousse, ça grandit, ça prospère, ou au contraire ça s'étirole et meurt. Il vit ainsi quantité d'arbres secs, des sapins essentiellement, ravagés par le bostryche. On ne les coupait plus. On les laissait se pourrir sur place jusqu'à ce qu'un grand vent ne les casse en deux et qu'une partie tout au moins pourrirait sur le sol. Pour quant à ce qui resterait, il faudrait plus de temps encore, mais à son tour cette moitié de tronc s'écroulerait, à proximité de l'autre, et se désagrègerait. Mais entre temps d'autres arbres auraient grandi, vivifiés par cette nouvelle lumière ayant pénétré au cœur de la forêt. Et celle-ci se suffit à elle-même, se pensa-t-il une fois encore. L'homme ici n'est qu'un étranger, il n'y est pas indispensable, tandis que dans son orgueil infini il en a la certitude.

Il rencontra un arbre immense qu'il n'avait encore jamais su voir. Le plus grand peut-être de toute la propriété. Il n'aurait su en faire le tour avec les deux bras, tant la base en était impressionnante. Il ne voyait même pas la cime, qui devait osciller dans ce grand vent, là-haut, si haut dans le ciel. Il était prodigieux. Son énorme tronc, combien a-t-il d'années, deux siècles peut-être ? Il restait en parfaite santé. Il ne faudrait pas le couper, se dit-il. Le laisser comme un témoignage. De quoi ? Il ne le savait pas trop, de l'ancien temps peut-être. Un arbre qui avait accompagné la famille depuis qu'elle possédait ce territoire. Il le regardait, fier qu'il était, solide, énorme. Il prenait peut-être une partie de la lumière de l'endroit à lui tout seul, mais d'avoir résisté à tous les vents, à tous les temps, et cela pendant tellement d'années qu'on ne les comptait plus, qu'il méritait de garder sa place. Il l'avait gagnée de haute lutte. Il avait été

plus fort que les autres. Mais aussi, presque par miracle, l'homme l'avait oublié, là, au pied d'une pente où poussaient d'autres arbres de son espèce, mais d'un diamètre de beaucoup inférieur.

Il y avait ici, n'empêche, une ambiance très spéciale ce jour-là, presque étrange. On était hors du monde commun. Le vent poursuivait sa triste plainte dans l'immensité de la forêt. Il la regardait, il en soupesait la santé générale, pas plus brillante qu'il ne le faut. Mais à quoi bon s'en faire, elle survivrait à tout. Quelques plantes meurent, d'autres aussitôt poussent déjà à l'abri de leur couvert.

Les mousses de certains endroits de ce couvert forestier rendaient le sol d'un vert profond, presque voluptueux. Un vert qu'il aurait même pu dire extraordinaire, celui-ci lui offrant les images d'un monde enchanté qu'il avait peut-être pu voir autrefois dans ses premiers livres d'images. La forêt mystérieuse. Incompréhensible, avec sa destinée propre. Et ces verts. Et ces laisines. Et toute cette vie si lente qu'on ne peut la saisir. On passe, fugitif, insignifiant, et on la laisse derrière soi. Que rencontreront peut-être d'autres que lui, qui la saisiront mieux, qui le sait, ou tout au moins qui l'interpréteront de manière différente. A chacun sa vision. A chacun sa vie aussi, et l'ambiance générale de celle-ci détermine la manière dont on voit les choses, celle dont surtout on les ressent.

Il remontait lentement vers le chalet. Il avait passé vers cet autre arbre géant qu'il souhaitait là aussi que l'on puisse garder. Il s'était réjoui de voir sur son tronc, sur ses écailles en particulier, qu'aucune maladie ne l'avait affaibli. Celui-là de même allait droit contre le ciel et dont on n'apercevait pas la cime non plus tant il était haut. C'est formidable, quand même, qu'il se pensa, un arbre de cette taille. Et mystérieux aussi dans cette vie une fois de plus si lente qu'on ne peut pas la comprendre. Il le touchait. Il l'admirait. Et puis il le saluait pour remonter encore par de petits sentiers où passait le bétail quand il avait décidé de prendre par le travers pour regagner plus vite le chalet. Lui seul décide des passages qu'il emprunte. Et ceux qu'il choisit, cela tient à quoi, à quelle lubie, à quelle envie soudaine, voire réfléchie ?

Et puis bientôt il avait retrouvé les grandes clairières. Et au bout de la principale, là-bas, au-delà du joli fayard de bordure qui avait bientôt perdu toute ses feuilles, il vit le chalet. Avec son toit rouillé. Son chalet qu'il aurait pu dire, s'il n'avait su que celui-ci lui survivrait alors que lui-même serait oublié, et c'est tant mieux, quoiqu'en ces jours de nostalgie profonde, voire de déprime générale, c'est l'automne qui veut parfois cet état, cette réflexion un peu désabusée l'affectait plus qu'il n'aurait su le dire. Le chalet, avec ses lucarnes. Avec ses formes générales si belles que toujours à le voir il en était surpris, comme si c'était la première fois qu'il le découvrait.

Le chalet centre incontesté de l'alpage. Et cela même le bétail le sait, qui toujours, et particulièrement en fin de saison, aime à être là, dans la grande clairière, où il broute une herbe rase alors qu'en d'autres endroits elle est de

beaucoup plus abondante. Le chalet, le soleil, et le bétail qui s'est couché et rumine dans une béatitude d'automne sans pareille.